

des Gloriettes est « une infirmerie » ; Mme Souлары (Jenny Maillé) qui souffre, elle aussi, d'une bronchite et a de l'hypertrophie du cœur, essaie de l'homéopathie et meurt, après une longue maladie, le 12 avril 1888.

Souлары, ayant obtenu un congé de six mois, compte partir pour l'Algérie du 1^{er} au 5 octobre; mais son départ est retardé par la mort, au début d'octobre, de son frère, le commandant Souлары. Le poète s'embarque enfin, vers le milieu d'octobre; le 29, il raconte, d'Alger, sa mauvaise traversée, le « redoublement » de sa bronchite à l'arrivée et son installation rue Henri-Martin, 8, puis Rampe-Vallée, 19, chez Mme Arjo, où il a une terrasse et un jardin.

Après un rude hiver — il neige à Alger — le malade se rétablit peu à peu ; il excursionne autour d'Alger et va visiter la trappe de Staouëli, où il retournera en mai (1889).

Le même mois, ayant renoncé à son poste d'inspecteur des bibliothèques, il a été admis à la retraite. Son rêve est, maintenant, de se fixer en Algérie pour y finir ses jours. Il vendrait les Gloriettes. Il habite alors « un petit et coquet appartement dans un jardin », le chalet Fontaine-Bleue, à Mustapha, et ne se lasse pas de son farniente absolu. La vue dont il jouit — toute la côte, d'Alger au cap Matifou — l'émerveille toujours. Il a vu brûler les magasins à fourrages de Mustapha ; il attend l'escadre dont l'arrivée est annoncée...

Mais le retour de l'automne lui vaut un mauvais rhume, et, en octobre, il doit quitter son chalet, trop exposé aux vents du Nord, pour regagner la ville et son ancien logis de la rue Henri-Martin, un logement « d'étudiant de troisième classe ».

C'est là qu'il reçoit, de Valence, au début de novembre, une lettre qui le peine ; Mlle Souchier, ayant appris par des on-dit le prochain mariage de son « cher poète », semble lui faire entendre, en le félicitant, que, désormais, elle ne lui écrira plus. Il lui répond, le 14 novembre :

« Le reporter de qui vous tenez vos renseignements s'est trompé et les vœux de bonheur que vous m'adressez sont prématurés. Je ne suis pas marié. Mais ce qui n'est pas vrai aujourd'hui peut être vrai demain. Or, même dans ce cas, je ne vois pas la nécessité où nous serions, vous et moi, de rompre des relations qui ont pour elles une triple consécration : celle du temps, celle d'une estime réciproque, celle d'une légitime sympathie ». Il espère donc que sa fidèle correspondante n'a pas « dit (son) dernier mot » et il attend d'elle une longue missive.

Il la reçoit et le nuage se dissipe. Le 2 février 1890, Souлары confirme à son amie « le grand événement » de son mariage, « acte de haute raison à (son) âge » et qui gardera sa vieillesse de la solitude et de la tristesse. Il a épousé à Alger, le 30 janvier précédent, Mme Eugénie Pommier-Vincent ¹⁸.

Le poète et Mlle Souchier continuèrent donc à correspondre. Souлары regagna

¹⁸. Il lui avait dédié, en 1876, son volume *la Chasse aux mouches d'or* (A. E. P.) et, dans les *Rimes ironiques*, les sonnets *la Fugue* (1876) et *le Revenant*, et les poèmes *Un songe* (novembre 1876) et *la Gypsie* (décembre 1876).